

# Ô MUSE, PRENDS TON LUTH, ET CÉLÈBRE ALÉSIA !

Une fois n'est pas coutume ; notre héros national a inspiré M. Eddy COINTIN, de Bourg-en-Bresse, notre Adhérent, Agrégé des Lettres. Nous publions donc ici le fruit de ses veilles gallo-romaines.

## VERCINGÉTORIX

On n'a pas assez dit le mérite et la gloire  
De Vercingétorix, stratège et tacticien  
Digne, autant que César, des honneurs de l'histoire ;  
Son génie est égal à celui des Romains :  
C'est moi qui fait l'union des peuples de la Gaule,  
Suscite leur élan contre l'envahisseur,  
Dirige le combat, tenant le premier rôle,  
Et de la liberté se fait le défenseur.  
Il inflige à César l'échec de Gergovie :  
Sept cents soldats romains, dont cinquante officiers,  
Voient s'achever ici leur périlleuse vie.  
César, après avoir enterré ces guerriers,  
Dépêche à Labiénus, du côté de Lutèce,  
Un courrier lui donnant l'ordre de revenir  
Au pays des Sénons à très grande vitesse,  
Car devant la menace il leur faut réunir  
L'ensemble des légions de leurs deux corps d'armée :  
Dans la Province, où souffle un vent de liberté,  
On attend leur secours pour que soit réprimée  
De la rebellion toute velléité.  
César fuit vers le nord jusqu'au bord de la Seine ;  
Labiénus l'y rejoint ; leurs onze légions  
S'apprêtent à gagner la Province romaine.  
Mais les représentants de toutes régions  
De Gaule, au Mont Beuvray tiennent leur assemblée :  
Toutes devront fournir un certain contingent ;  
Il est sûr que l'armée ainsi constituée  
Sera d'un grand secours : nul avis divergent.  
Vercassivellaunos sera mis à sa tête  
Et Vercingétorix coupera les chemins  
Que pourrait emprunter César pour sa retraite.  
Et pendant ce temps-là, du côté des Romains,  
On se répand au loin à travers la campagne,  
En quête de fourrage et de blé ; l'on attend  
Des cavaliers germains en renfort, puis l'on gagne  
Les confins du pays des Lingons. Quand le temps  
Est venu, tous ensemble ils se mettent en route.

Mais Vercingétorix, qui les a précédés,  
A barré le passage. Il faut, coûte que coûte,  
Qu'ils gagnent la Province, ils y sont décidés.  
Il reste seulement la route de Genève,  
Qui s'enfonce et se perd dans les monts du Jura.  
Ils prennent le départ dès que le jour se lève  
Et pensent que par là tout leur réussira.  
Ils arrivent un soir au pied d'une barrière,  
La montagne de l'Heute, établissent leur camp,  
Pour y passer la nuit, au fond d'une clairière.  
Ils partent le matin, montent en obliquant,  
Parviennent au sommet. Ils voient, dans la vallée,  
Une rivière, l'Ain. La colonne y descend  
Et lorsque, dans la plaine, elle s'est étalée,  
Les cavaliers gaulois, tout à coup surgissant,  
Des bois environnants, de trois côtés l'assailent  
Et sèment la panique à travers le convoi.  
Dans leur marche surpris, les fantassins bataillent,  
Mais ils sentent passer le souffle de l'effroi.  
César est loin derrière, avec l'arrière-garde,  
Il n'a pas franchi l'Heute et n'a donc rien pu voir.  
On le fait prévenir, il accourt, il regarde,  
Mesure le désastre et doute de pouvoir  
Reprendre le dessus : en désespoir de cause,  
Il lance les Germains, répartis en trois corps,  
Contre les cavaliers dont la Gaule dispose :  
On s'acharne, on s'étripe, on piétine les morts ;  
À la fin, les Germains reprennent l'avantage ;  
Les cavaliers gaulois se retirent soudain  
Et Vercingétorix, témoin de ce carnage  
Depuis la rive sud de la rivière d'Ain,  
Avec ses quatre-vingt mille hommes fait retraite,  
Regagne Alésia pour fermer le verrou  
Depuis la citadelle, au siège déjà prête :  
César, ainsi, n'aura plus de route par où  
Regagner la Province et l'on pourra le prendre  
Comme dans un étau lorsque, avec les secours,  
Vercassivellaunos s'en viendra les pourfendre  
Par la montagne au Nord les prenant à rebours.  
Au pied de l'oppidum, dans une étroite plaine  
De trois milles de long, s'unissent deux cours d'eau  
Pour aller grossir l'Ain : c'est la Lemme et la Saine ;  
Chacune d'elles lèche le bas du plateau,  
Leurs gorges et cascades sont infranchissables ;

# Ô MUSE, PRENDS TON LUTH, ET CÉLÈBRE ALÉSIA !

Les douves d'un château ne défendraient pas mieux.  
Lorsque César arrive en ces lieux formidables  
Et qu'il voit devant lui se dresser jusqu'aux cieux  
De l'éperon rocheux la très haute muraille,  
Il comprend qu'on ne peut penser prendre d'assaut  
La place fortifiée : il ne doute qu'il faille  
Prévoir un siège en règle ; il mesure aussitôt  
Les dangers qu'il courrait si venaient de l'arrière  
Les renforts des Gaulois ; il faut se protéger  
Aussi contre ceux-là ; c'est pourquoi l'on doit faire  
Un rempart extérieur et même envisager  
Des ouvrages spéciaux. C'est alors que commence  
Un chantier gigantesque, où l'on voit des Titans  
Creuser, hâtifs, planter sur une ligne immense  
Puis sur une deuxième, sans perdre de temps.  
Mais la montagne au nord ne peut être investie :  
Elle s'étend trop loin, l'on passera devant.  
La tâche se poursuit, à peine ralentie  
Par des assauts gaulois du côté du levant.  
Mais Vercingétorix, ses quatre-vingt mille hommes,  
Les résidents et les milliers de cavaliers  
Ont de quoi se nourrir sans même être économes ;  
Des sources en grand nombre, aux débits réguliers,  
Fournissent assez d'eau : des immenses prairies  
Nourrissent les chevaux, l'ensemble du bétail ;  
On a maintes ressources dans les bergeries :  
On n'envisage pas comme un épouvantail  
Le blocus qui s'installe, et, de la citadelle,  
On scrute l'horizon en direction du nord,  
Comme on guette au printemps la première hirondelle,  
Espérant chaque jour voir venir les renforts.  
Ils arrivent enfin, se ruent sur les défenses  
Du camp nord des Romains, les accablent de traits,  
Les poussent à grands coups de glaives et de lances ;  
Ils comblent les fossés, montent sur les remblais,  
Cassent la palissade et forcent le passage.  
Alors, les assiégés se lancent à l'assaut  
Par une pente abrupte ; ils prennent l'avantage :  
Une brèche est ouverte, ils rejoindront bientôt  
Vercassivellaunos. Un souffle d'espérance  
Les transporte en avant par-dessus tous les murs ;  
On les croirait ailés, car de l'indépendance  
Ardemment espérée ils sont à peu près sûrs.  
Mais de son camp César envoie à la rescousse,

Sous le commandement du légat Labiénus,  
L'élite de l'armée, afin qu'elle repousse  
Les Gaulois des deux fronts ; ensuite c'est Brutus,  
Puis après lui Fabius, et pour finir lui-même  
Qui viennent au secours des leurs en perdition.  
Ils les tirent enfin de leur péril extrême.  
Vercassivellaunos est pris en pleine action.  
Les siens prennent la fuite ; alors ceux de la place  
Désespérant de vaincre, ordonnent le repli.  
De Vercingétorix, qu'ils connaissent pugnace,  
Ils demandent l'avis. "Pour moi, c'est l'hallali,  
Leur dit-il ; je n'ai pas entrepris cette guerre  
Pour asseoir mon pouvoir, mais afin d'assurer  
La liberté de tous, dont nous pensions naguère  
Qu'elle était accessible, et je peux admirer  
Votre persévérance et votre grand courage.  
Mais il faut maintenant me livrer aux Romains  
Ou me faire mourir pour apaiser leur rage.  
Compagnons, je remets mon sort entre vos mains."  
On proteste, on l'acclame, on ne veut pas qu'il meure :  
Mieux vaut fuir au plus vite, échapper à César,  
Car il y a, c'est sûr, péril en la demeure.  
Peut-être pourra-t-il, par un heureux hasard,  
Trouver quelque moyen de forcer le passage  
Et d'aller enflammer de nouveau leurs amis  
Pour la cause sacrée et tremper leur courage.  
"Hélas ! un tel espoir ne nous est plus permis !  
À l'unique point faible des lignes romaines,  
Là-bas, vers leur camp nord, nous avons tutoyé  
La Victoire, il est vrai ; mais pareilles aubaines  
Ne se répètent pas : le point est fortifié ;  
Nulle part on ne peut tenter une sortie.  
Je vais donc me livrer ; peut-être serez-vous  
Grâce à mon sacrifice, épargnés en partie,  
Si, du moins, de César il calme le courroux."  
L'Arverne va se rendre et déposer ses armes,  
Accompagné des chefs de toutes les cités,  
Aux pieds du proconsul ; là-haut coulent les larmes  
De tous les êtres chers qu'ils ont tantôt quittés.  
La Montagne Sacrée elle-même s'embrume :  
Elle porte le deuil et regarde couler  
Le long de ses deux flancs, comme flots d'amertume,  
Et la Lemme et la Saine... et tout va s'écrouler.